

Le Temps De La Guerre À Sfax

(Diaspora Sfaxienne, 2000, p239-240)

A la déclaration de la guerre, en août 1939, allez savoir pourquoi ! mon père prit peur et décida de nous mettre à l'abri, en Algérie, à La Catle plus précisément près de Mme DAMATO et de sa famille.

Et nous voila partis tous les trois, maman, mon frère et moi.

J'avais 8 ans à cette époque et ce départ c'était comme des vacances. Mon père nous accompagna jusqu'à Tunis et nous mit dans le train en nous recommandant bien de ne pas nous éloigner de maman.

Pour nous, à la réflexion, la guerre c'était quoi ? Dans l'instant présent c'était un voyage (2 jours ½ à cette époque à cause de la guerre) sans problème, sauf à GARDIMAOU où une alerte nous fait obligation de quitter le train - arrêté en rase campagne -. en laissant tous nos bagages, et à nous cacher dans un fossé pendant que le train s'éloignait de nous; sans doute par mesure de sécurité.

Nous avons un petit logement, une grande chambre et une grande cuisine. Pour nous rien de changé; même rythme de vie, au calme, au bord de la mer. Je me souviens encore du marchand de merguez qui s'installait au bout de la rue et que nous attendions avec impatience pour le " 4 heures " .

Le courrier, nous apportant des nouvelles de Sfax, était régulier, au bout de trois semaines maman décida de rentrer et, avec sa logique qui nous a toujours fait sourire, elle conclut « au moins si on dort mourir on mourra tous ensemble ! ». Et la vie, à Sfax, reprit son cours normal avec ce que chacun sait de cette période.

En 1942 avec l'arrivée des troupes d'occupation, " la KOMMANDANTUR " étant installée à l'Hôtel des Oliviers, dont on voyait les fenêtres de notre balcon, mon père commença à s'inquiéter et se mit en campagne, comme beaucoup, pour trouver un abri de repli en cas ou !Ce fut vite fait ! dès le premier bombardement, en novembre 1942, nous déménagions direction la Cité LYON,

J'avais 11 ans et nous étions - réfugiés - hébergés par la famille RICAUD qui nous avait cédé une chambre et la buanderie, qui nous servait de cuisine. Pour les enfants, en tous cas pour moi, nous étions inconscients. Je vivai ce changement comme si nous étions en vacances. Que de fois me suis-je trouvée dehors pendant une alerte ...

Un jour que je jouais chez les SERRA les sirènes déclenchent leurs cris stridents ; « vite, vite va chez toi Marguerite ? » me dit M. SERRA. Seulement, dès que je suis dehors je suis surprise par le fracas des bombes et, pensant que c'était une bonne solution, me voila accroupie contre la haie d'épinettes en train de crier à Monsieur

PERONIN, qui arrivait tout doucement en s'appuyant sur sa canne « couchez vous M.PERONIN, ! couchez vous ! » et lui stoïque de me répondre « couches toi, toi ! qui es jeune, moi je suis vieux je n'ai plus rien à craindre ! ».

Tout le monde, à la cité, avait creusé une tranchée. Mon père avait cette " chose " en horreur et n'y descendait jamais.

Il restait dans la cuisine, la porte entrebâillée, à regarder le ciel. Au grand dam de ma mère, je décidais un jour de rester avec lui pour regarder le ciel. C'était impressionnant ce ciel illuminé, scintillant de mille feux, presque "a giorno ". Dans l'inconscience de mes 11 ans j'ai trouvé, et j'en garde le souvenir, que c'était magnifique. Ce qui l'était moins c'était les « petits points noirs » qui accompagnaient cette illumination. Avec le recul, je pense maintenant " que Dieu nous en préserve ".

Comme je pariais italien je servais souvent d'interprète lorsqu'un soldat italien s'égarait dans la cité. Grâce à ça nous avons eu souvent du pain distribué par un italien, boulanger de son état, qui demandait en contrepartie des cigarettes; celles de mon frère, qui ne fumait pas mais, qui avait juste l'âge requis pour y avoir droit, servaient à l'échange.

Il était gentil Antonio; Calabrais, enrôlé, malgré lui, dans cette drôle de guerre, il nous racontait comment il avait survécu en Lybie en restant 5 jours dans un trou de bombe. Il arrivait souvent le blouson plein de petits pains qu'il distribuait aux enfants présents, et Dieu sait s'il y en avait à cette époque à la cité Lyon !. Vous imaginez comme ce pain était apprécié par tous car, souvent, notre goûter se composait des si délicieuses carottes arabe; ces carottes énormes et si savoureuses appelées en sicilien " vastunacchi " (phonétiquement :vastounaki), délicieuses en salade avec de l'harissa et du karvi. Mais rien ne valait, en cette époque de pénurie, le pain que nous distribuait cet homme.

Je suis certaine qu'il est rentré sain et sauf chez lui, il avait dit à maman « les alliés arrivent ! demain soir je vais aller me cacher dans les tabias avec mes copains et on sortira pour être fait prisonniers ». Comme disait ma mère « c'est un fils de mère ! une mère quelque part doit s'inquiéter de lui ! ».

Tout le monde se souvient des derniers jours d'avril où plusieurs familles périrent sous les bombes ; la famille TAVERNA, 3 personnes. La famille DAMATO, 5 personnes, et d'autres

Dans la nuit du 8 au 9 avril et dans la nuit du 9 au 10 avril, tout le monde a veillé, dans l'inquiétude de ce qui allait se passer

Georges RICAUD était « l'estafette », il allait et venait, inspectait les alentours et nous rassurait « ne vous inquiétez pas, c'est calme! ».

Intrépide Georges ! Dieu sait qu'il l'était !. Le 10 avril, sur le coup de 6 heures du

matin, il lui prend la fantaisie de grimper sur le toit d'où il domine l'horizon ! et son père affolé lui crie « descends ! espèce d'idiot, on va te prendre pour un observateur ! », ce qui fit rire tout le monde et détendit l'atmosphère.

A 8 heures les premières jeeps, faisaient leur entrée dans SFAX.

Je garde, de cette période, des souvenirs inoubliables, comme la queue qu'il fallait faire pour les denrées alimentaires, les jeux avec les enfants, Azzopardi, Orru, Barberis, Micheletti, Paoli, etc...et le souvenir de l'amandier en fleurs dans le jardin de la famille RICAUD.

Marguerite AXISA-ALABERT